

MICHÈLE FINCK
Poèmes

Hors

Elle n'a pas su empêcher la chute du soleil.
Elle mange le silence.
Morts sous-marins, tétards sans têtes,
Hissent sur la porte un mot: «Hors!»
Le rire à reculons dans son crâne fait la roue.
Colin-Maillard tu es seul ce soir et c'est ton sang
Que tu peins sur l'horizon et qu'il te faudra boire.

Os

Un ciel à couper au couteau coule de l'oreille.
L'os perd musique et se tourne vers la moelle.
Assez. Quand un son juste aura-t-il enfin force
De nécessité? Etre piano ou hurler
À même le sol. Œil dans l'os
Du piano. L'iris est un rêve.
Restent les ongles qui poussent dans la gorge.
Et la cigüe du cri dans la nuit sans langue.

En signe

La musique nous était-elle infinie que nous avons donnée toute
Pour le silence qui sépare les mots? Les sons s'agenouillaient-ils
Jadis dans les cœurs comme des saints couchés
À même la pierre? Ou n'avons-nous jamais cru qu'aux têtes?
À leur trace de bêtes dépecées à même la bouche?

C'est le soir. Le noir de l'œil grandit dans l'œil. On saigne.
L'oreille repose au fond de nous comme un barbelé arraché
À l'âme. Oreille, ô mère d'autrefois, écoute la langue
Qui entre en toi et en moi comme le pain de mémoire. Romps
Ce pain en signe de la musique qui a failli.

Neige d'août

À perte de vue le temps et des mains pour l'étreindre.
Le temps prend le large par lents bateaux vides
Et les gorges nagent derrière lui dans le spasme des vagues.
Le ciel et la mer. Et le gisement de neige du noir crânien.

Des corps encore des corps et leur cratère la nuit.
On entre dans la gorge. On nage. Les langues
Se lèvent. La neige d'août ouvre ses bouches
Au-dessus de l'os. La peau des mains implore vers
Quoi? Petite, dans l'écroulement du crâne oubliée, étoile.

Viatique

Pouls du rouge, plein, prématuré. Main
Pesante, cabrée dans la couleur. Où va
Sa mort? La croûte du pinceau se penche
Vers le perdu: hors du visage. Nue dans le rouge
La tête sans sépulture crie cherchez la terre.

En face l'Épire légère comme un œil filant.
Le bleu nous apprendra-t-il à marcher
Sur la mer? Bleu monté au bûcher,
Bleu en flamme, guttural, viatique.

Lave

La tête est cratère ou cerisier blanc,
Elle flambe ou fleurit. Passée par toutes
Les incarnations de l'hiver cervical,
Neige et braise, elle est vendue à la criée
Dans la braderie d'os des rêves du monde.

Pleurs de lave parviennent à nous faire exister,
Tête contre tête, absentes, comme deux lézards
Auxquels on a coupé la queue, et qui écoutent
Des soleils leur pousser le long de la colonne vertébrale.

Opéra — Sogno

La plage est un grand opéra où écouter la mer,
Les giboulées de mouettes, la Riviera vert Véronèse sous la pluie,
Le soleil tricéphale pulvérisé par le vent,
Et les nageurs vibrants de pollen comme des papillons.
Le temps, qui n'existe pas, chante aussi par rafales,
Et la mémoire a des miaulements de chats éclaboussés de vagues.
Sortis des catacombes, enlumines
D'azur, nous fermons les yeux,
Pour entendre l'enfance voler entre nos cils
Comme un poulpe ailé: Larme sonore
Qui ne nous appartient déjà plus et retourne à la mer.
Le navire *Eterno* efface qui le regarde.
Des Danaïdes changées en nuages
Balaient de leurs cheveux le sable et le sel.
Nous nous berçons l'un l'autre avec des gestes d'eucalyptus.
Nous avons les galaxies en bouche.
Nous caressons nos peaux, qui sont des scaphandres
Et entrons dans une barque comme dans une oreille.
Mains solaires, nous ramons vers cette partition inconnue
Où nous sommes écrits — Croches d'écume en rêve.

Aquilone

Corps salés, stalactites de clarté,
Roués d'embrun, lacérés de lumière,
Jetant au feu du ciel les haillons d'os,
Resplendissant dans l'haleine préhistorique de la mer,
Suspendus aux fils du cerf-volant solaire:

Araignée d'or millénaire et muette,
Déployée au-dessus de nos vies écorchées de couleurs,
Et qui retombe parfois avec un pleur de rapace
Dans les zigzags de nos bouches éclaboussées d'enfance.

Michèle Finck

Née en 1960, Michèle Finck est maître de conférence en littérature comparée à l'Université de Strasbourg. Parmi ses essais critiques publiés: Yves Bonnefoy, le simple et le sens, José Corti, 1989; Corps provisoire, Poésie et danse à l'époque moderne, Armand Colin, 1992 et Claude Vigée, la terre et le souffle, actes du colloque de Cerisy, Albin Michel, 1992. De nombreux poèmes ont également été publiés en revues.